

lants dont ils ont été les objets, les prétextes ou les victimes. La représentation du monde extérieur est alors faussée dans l'esprit de l'élève. Les distorsions issues d'omissions sont plus difficiles à cerner et à rectifier, car elles découlent de deux facteurs principaux : une glorification éventuellement excessive d'un passé national qui écarte inconsciemment les autres, et une périodisation imposée par les faits les plus marquants d'une histoire conçue dans son acception strictement politique et militaire.

Ainsi, les diverses parties de l'humanité ont-elles été traitées seulement, soit depuis l'époque où elles ont été dominées, soit dans la mesure où elles avaient commencé un processus d'occidentalisation. L'Islam, les mondes turc et arabe ne semblaient intéresser l'Occident que dans la mesure où ils constituèrent une menace puis, ultérieurement, des étapes sur la route des Indes. L'histoire de cette grande culture universelle est ainsi longtemps restée ignorée.

Une appréciation de l' « image » de l'Occident dans les manuels scolaires des pays musulmans est plus difficile à dégager pour plus d'une raison. D'une part en effet, dans beaucoup de pays, les manuels ne sont souvent que la traduction de textes utilisés pendant la période coloniale. (Ceci a d'ailleurs fait dire à d'aucuns qu'une révision des manuels s'imposait aussi pour améliorer et harmoniser l'image de l'Islam entre pays musulmans eux-mêmes !) Par ailleurs, le poids de l'histoire moderne semble rester lourd encore, l'Occident apparaissant aux musulmans des territoires anciennement colonisés, comme une culture essentiellement matérialiste, cherchant souvent à s'imposer en tant que dominateur, plutôt qu'interlocuteur. En règle générale toutefois, l'image de l'Occident dans les manuels musulmans est indubitablement moins déformée que l'image de l'Islam dans les manuels occidentaux.

Enfin, dans un contexte mutuel plus large, on pourrait ajouter que l'inclusion du phénomène religieux en tant que tel s'affirme comme

une nécessité évidente à l'enseignement scientifique de l'histoire. Des spécialistes se sont penchés sur cette question, dans un cadre strictement européen et ont avancé un certain nombre de propositions qui ne manquent sans doute pas d'intérêt :

« La religion a été à toutes les époques une composante majeure de la société. L'éliminer dans l'enseignement sous quelque prétexte que ce soit et pour quelque période que ce soit est manquer à la vérité historique. Il n'est donc pas admissible qu'elle disparaisse à peu près complètement de la plupart des manuels examinés... (moins de 1 %) et des programmes relatifs à l'histoire contemporaine... »

« Il convient de toujours présenter le phénomène religieux sous tous ses aspects. On ne doit pas se borner à une analyse de structures ou à un problème de relation avec l'autorité politique... »

« ... Sans doute est-il nécessaire d'adapter la présentation à l'âge mental des élèves, en tenant compte des recherches récentes sur les possibilités de compréhension d'idées abstraites selon l'âge. On peut être conduit à souligner davantage tel ou tel aspect, mais il ne peut jamais être question de se confiner dans l'aspect « structure » et « force politique », voire de conserver à cet aspect une place privilégiée. »

« La religion a toujours débordé le domaine proprement religieux... pour montrer et expliquer (son) action, il est nécessaire de ne pas se borner à présenter les traits spécifiques et originaux de chaque milieu historique mais de donner de celui-ci une description qui englobe toutes les composantes, y compris celles qui sont traditionnelles, comme l'est souvent la composante religieuse. »

« La pédagogie conseille d'aller du connu à l'inconnu et donc de prendre pour référence privilégiée de l'étude historique du phénomène religieux la confession dominante dans le milieu de l'élève ». »

« Le professeur d'histoire ne devrait pas présenter une confession comme supérieure à

toutes autres, d'autant plus supérieure que les autres sont plus éloignées dans l'espace et plus différentes dans leurs dogmes et leurs pratiques ».

« Si les manuels en usage en Europe occidentale accordent ainsi une place prééminente aux formes européennes du christianisme (catholicisme, protestantisme, orthodoxie), ils ne doivent pas perdre de vue le rôle d'autres religions... et leur contribution au développement de la culture européenne. En même temps qu'ils serviront de la sorte la vérité historique, ils alimenteront l'esprit d'ouverture et d'écuménisme. »

« Les auteurs de manuels et les professeurs doivent s'interdire les jugements de valeur, explicites ou implicites et ne pas faire de la religion une norme ou une cible. Ils ne doivent être ni apologistes ni détracteurs. Ils doivent éviter de projeter dans le passé des valeurs actuelles ou personnelles qui seraient anachroniques ».

« Ils ont également pour obligation d'aborder toujours le phénomène religieux avec délicatesse et respect, avec le souci constant de ne pas heurter la conscience des élèves. »

« Il est souhaitable de montrer dans les religions..., non seulement ce qu'elles ont d'original mais aussi ce qu'elles comportent de commun avec les religions actuellement pratiquées dans le pays où l'on enseigne. » (4)

Au cours du symposium, il ne fut pas dressé d'inventaire « des erreurs, déformations, omissions et clichés qui séparent les manuels », mais le souhait fut exprimé que « les développements consacrés par (les manuels) au phénomène religieux soient soumis à l'examen conjoint d'érudits de diverses spécialités, de membres de différentes confessions et d'agnostiques ». L'Association internationale « Islam et Occident » devrait s'intéresser à cet aspect de l'enseignement secondaire et prendre peut-être une initiative dans ce domaine.

(4) GENICOT, L. (édit.) : La religion dans les manuels scolaires d'histoire. Strasbourg (Conseil de l'Europe) 1974 - 202 pages - pp. 178-179.

Les divergences méthodologiques et spirituelles entre les écoles historiographiques occidentale et musulmane ne devraient pas empêcher un certain accord objectif sur les buts et les méthodes de l'enseignement historique. Il faut rechercher la coopération, mais accepter parallèlement la diversité. Personne ne prétend vouloir fausser l'histoire, mais toute approche est susceptible de modifications, donc toute conclusion peut être sans cesse mise en cause, particulièrement pour les événements les plus proches. L'histoire, trop longtemps, utilisée pour attiser les passions politiques, religieuses, raciales ou idéologiques, constituerait un véritable lien entre les peuples - sans pour autant pécher par omission - si elle parvenait à exposer davantage ce qui unit que ce qui éloigne les nations. L'esprit pédagogique prendrait le pas sur le simple désir de faire accumuler les connaissances. L'élève, ayant quitté l'école et étant soumis à une véritable exp'osion d'information, devrait savoir, grâce à la méthode acquise sur les bancs de classe, faire des choix critiques et se forger une idée personnelle aussi objective que possible. L'histoire, étant à la fois une science ancienne et une composante moderne de la vie des peuples, représente le seul moyen sûr de dépasser les oppositions, les amertumes et les malentendus auxquels sont actuellement confrontées certaines communautés. Ainsi est-elle sans doute la meilleure voie d'accès à la compréhension de l'expérience humaine, avec ses forces et ses faiblesses.

L'histoire est une science à la recherche de la vérité, mais les temps changent et la présentation également. Au Moyen-Age, l'histoire occidentale fut la fidèle servante de l'Eglise : elle devint monarchique sous les rois, plus soucieuse de l'activité de la noblesse que du bas-peuple. Au XIX siècle, elle appuya la cause des nationalités, en mystifiant parfois un passé national antérieur plus fictif que réel, afin d'offrir au mouvement une étiquette de légitimité. Elle

fut ensuite nationaliste, visant des objectifs moins élogieux, tentant de justifier, par la supériorité d'une race ou d'un peuple, la conquête militaire et l'expansion coloniale. Les historiens exagéraient les faits et parfois déformaient les évidences en péchant par excès de zèle ou mauvaise foi délibérée. A l'heure actuelle, l'histoire devrait être internationale, car le monde est entré dans une ère universelle, et tous les moyens matériels d'échange et de communication existent pour faciliter la compréhension.

Grâce à l'activité déjà réalisée dans le cadre d'institutions intergouvernementales ou d'organisations privées, un certain nombre de critères méthodologiques ont été définis qui pourraient être utiles à toute tentative de révision multilatérale : abstention absolue de jugement désobligeant, énoncés de faits non pas isolés mais rattachés à leur contexte historique, exposé équilibré des problèmes controversés et, cas échéant, présentation du point de vue opposé, attention particulière donnée aux grands phénomènes expliquant le destin historique et l'héritage culturel communs des peuples, collection d'une documentation aussi fournie que possible, relative à l'histoire de chacun des partenaires à l'action de révision des manuels scolaires.

De caractère, à la fois international et national, l'Association « Islam et Occident » devrait avoir les moyens d'agir efficacement et assez rapidement dans ce domaine original de collaboration, qui répond à sa mission essentielle : l'amélioration de la compréhension mutuelle, aux niveaux culturel et éducatif.

Des problèmes pratiques demeurent à régler. D'une part, sur le strict plan de la révision des manuels scolaires, il conviendra de décider qui sont les experts habilités à participer aux travaux de révision : des universitaires exclusivement pour rester sur le plan de l'histoire, des responsables politiques au contraire pour que les décisions soient appliquées dans la pratique, des historiens éminents ou des rédacteurs de manuels qui ne sont pas toujours des spécialistes ? La différence des systèmes so-

ciaux et des traditions éducatives nationales entraîne des divergences de conception. Dans certains pays, les éditeurs reçoivent des manuscrits qu'ils doivent imprimer ; dans d'autres, les auteurs de manuels n'ont connaissance que des objectifs généraux de l'enseignement et il leur appartient d'en fixer le contenu détaillé ; dans d'autres, enfin, le manuel est laissé à la quasi-discretion des circuits commerciaux. Il convient d'ajouter qu'en Occident les pouvoirs politiques hésitent parfois à imposer des décisions aux éditeurs et aux enseignants, au nom de la liberté et de l'indépendance pédagogiques. Les solutions aux difficultés ne sont donc pas exclusivement académiques, mais aussi pratiques.

D'autre part, suivant la tendance actuelle de l'enseignement historique, visant à susciter chez l'élève un travail de réflexion plutôt que l'enregistrement passif de connaissances, on pourrait, dans un premier temps, dresser l'inventaire de la documentation disponible, puis aborder le problème de son utilisation et de son échange entre pays occidentaux et musulmans : recueil historiographique, extraits de textes originaux non adaptés, chrono'ogies indiquant les grands rythmes du mouvement historique, cartes, graphiques, iconographie, dossiers thématiques, etc...

Les perspectives qu'ouvrent l'établissement et l'utilisation de ce genre de documentation sont de trois ordres. Tout d'abord, les études conjointes devraient être développées sur les plans bi- et multilatéraux. Des associations savantes et d'historiens existent déjà en assez grand nombre soutenues par différents Etats et réalisent un travail scientifique satisfaisant. Le résultat de leurs recherches tarde cependant à être répercuté dans l'enseignement. Des moyens devraient être recherchés pour hâter ce passage, afin de renouveler certaines problématiques et de répondre à des intérêts qui se manifestent dans l'éducation scolaire. Une bourse d'échange devrait être établie, qui accroîtrait considérablement le volume du matériel disponible et permettrait aux rédacteurs de manuels et aux professeurs étrangers de ne

plus se contenter toujours d'extraits de textes bien connus ou d'une iconographie sans cesse reprise. Il conviendrait d'y inclure également des textes originaux de caractère historiographique qui constituent le reflet des grands moments de la conscience humaine, mais sont souvent ignorés dans les enseignements nationaux. Ce type de réflexion est pourtant l'une des voies les plus originales pour illustrer l'interdépendance formelle et organique des peuples à travers les diverses cultures, les convictions religieuses et les nombreux problèmes similaires ou spécifiques qu'ils eurent à affronter.

Enfin, la formation des maîtres doit être plus sévère et plus complète. Pour que les maîtres témoignent d'une certaine sympathie à l'égard des autres peuples et de leur culture, les échanges de professeurs sont essentiels et devraient être développés. En effet, lorsque les manuels traditionnels représentaient l'instru-

ment principal de la formation à la culture historique, leur révision bi- et multilatérale pouvait conduire à une meilleure compréhension par la correction des déformations et des préjugés. L'objectif et les méthodes de l'enseignement ayant changé, les images déformées, transmises par les professeurs, pourraient être plus difficiles à rectifier. Il faudrait, maintenant plus qu'antérieurement, que les maîtres d'histoire croient en l'unité de destin de l'humanité.

Une action de révision des manuels scolaires doit être initiée par l'Association « Islam et Occident » et développée sur la base de l'expérience méthodologique acquise ces dernières décennies. Les temps sont propices pour mettre parallèlement en œuvre une révision multilatérale des manuels. Cette action exige une préparation minutieuse, une procédure mutuellement acceptée et une méthode d'approche nouvelle.